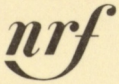
BELLA COHEN

Autour d'Albert Cohen



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1990.*

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Que soient ici remerciés pour leur aide : Archives d'État, Genève (Catherine Santschi); Madeleine Aubaret; André Barnaud; B.B.C. World Service, Londres (Alex Swarbrick); Myriam Champigny-Cohen; Conservatoire de musique de Genève (Richard Jeandin, Directeur adjoint); Consistoire de l'Église nationale protestante, Genève; François Daudin; Jean-Jacques Dufour; Étienne Girard; Mariel Girard; François Gross-Imer; Laurence Hallak; Home Office (Nationality Division), Croydon; Institut Jaques-Dalcroze, Genève (Dominique Porte, Directeur; Isabelle Hirt, Bibliothécaire); Daniel Jacoby; Pierre Macaigne; Jean Marillier; Magali Marillier; Édith Naef; Hubert Nyssen; Maurice Partouche; Claude Roy; Simonne Spaak; Marie-Brunette Spire; Anne-Marie Tillier; Université de Genève (Josette Wenger, Archiviste); Claire-Lise Wyss-Aubaret.

Jean-Pierre Dauphin, Chef du Service historique des Éditions Gallimard, m'a apporté son concours amical et m'a donné de précieux conseils. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

Les droits d'auteur sur cet ouvrage seront intégralement versés à la Fédération internationale des droits de l'homme.

Introduction

J'ai soixante-dix ans, et soudain me revient en mémoire un verset du Psaume 90, oublié depuis l'enfance :

« Les jours de nos années s'élèvent à soixante et dix ans,
Et, pour les plus robustes, à quatre-vingts ans;
Et l'orgueil qu'ils en tirent n'est que peine et misère,
Car il passe vite, et nous nous envolons. »

La Bible m'avertit brusquement que je suis en fin de course. Certes, l'espérance de vie a augmenté depuis les temps bibliques. Il n'empêche que mes soixante-dix ans me rappellent que le temps presse peut-être : des amies chères ont disparu avant d'avoir atteint cet âge. Je ne compte donc pas trop sur un sursis, et je me pose une question : qu'ai-je à faire de plus urgent avant de disparaître?

Certains de mes amis, fervents d'Albert Cohen, me proposent une réponse. Inquiétés par ce qu'ils perçoivent, depuis quelque temps, comme une déformation croissante de la vérité en ce qui concerne la personne et la vie d'Albert Cohen et des siens, ils me pressent d'écrire une biographie « sérieuse » de l'écrivain qui puisse servir de référence.

Je m'en garderai bien. D'abord parce que – même si je m'en jugeais capable, et ce n'est pas le cas – la préparation d'une biographie impliquerait des années de travail. Ensuite parce que je pense que le moment n'est pas encore venu

Extrait de la publication

d'écrire une biographie. Aucun contemporain ne peut échapper à la subjectivité, et une biographie rédigée actuellement ne saurait donc être « sérieuse ». Il faut attendre que certains documents tombent dans le domaine public. Seuls les documents offrent une garantie d'objectivité, c'est-à-dire, en fin de compte, de vérité. Il semble que certains critiques ne soient pas loin de partager mon avis. Hubert Nyssen, constatant le manque d'information concernant la vie d'Albert Cohen – dû partiellement, il est vrai, au désir constamment manifesté par celui-ci de préserver son intimité –, écrit, dans son ouvrage consacré à l'écrivain : *« Il était donc vain de donner à un livre, celui-ci, une ambition biographique...* [1]. » Gérard Valbert estime, pour sa part, que *« Le dossier Cohen n'est pas ouvert. Le temps doit préserver l'intimité de l'écrivain. Il faut attendre* [2]. »

Cela dit, il faut reconnaître que mes amis ont de quoi s'inquiéter. D'abord à cause des erreurs dont abondent certains ouvrages et qui sont d'autant plus regrettables qu'elles se rapportent souvent à des points qu'il eût été facile de vérifier. Je pense, cependant, que ces erreurs ne tarderont pas à être corrigées. En effet, la chronologie de la vie et de l'œuvre d'Albert Cohen parue en 1986 dans la Bibliothèque de la Pléiade [3] offre désormais aux chercheurs une référence sûre.

Ce qui me paraît grave, par contre, ce sont les affirmations gratuites et les contrevérités qui émaillent ces ouvrages et qui sont répercutées en toute bonne foi par des lecteurs ou des chroniqueurs qui croient instinctivement – telle est la magie du mot imprimé – à la véracité de l'allégation qu'ils ont sous les yeux. Celle-ci, propagée, finit par s'imposer comme une vérité. On aboutit ainsi à une sorte de progression géométrique de la « désinformation ».

Cependant, la « désinformation » ne résiste pas à une infor-

1. Hubert Nyssen, *Lecture d'Albert Cohen,* Avignon, Alain Barthélemy et Actes-Sud, deuxième édition, décembre 1986, p. 13.
2. *Magazine littéraire,* décembre 1986, p. 68.
3. *Belle du Seigneur,* Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, pp. LXXI-CVII.

Extrait de la publication

mation sérieuse. Mon propos sera donc d'offrir, aux lecteurs de ce livre, une information qui s'appuie, non pas sur de simples affirmations, mais, le plus souvent, sur des textes, de leur présenter Albert Cohen et les siens tels qu'ils étaient, et non pas tels que certains les ont dépeints.

Par « les siens », j'entends d'abord les femmes qui ont partagé, avant moi, la vie d'Albert Cohen et dont certaines l'ont aidé dans son travail d'écrivain. Ce sont celles qu'Albert Cohen appelait *« les femmes de ma vie »* et qui, toutes, sont méconnues : Élisabeth Brocher, sa première épouse; Yvonne Imer, *« la mère de* Solal »; et Marianne Goss, sa deuxième épouse. Il sera question, ensuite, de Myriam Champigny, fille unique d'Albert Cohen, qui a joué un rôle important dans sa vie et dans son œuvre.

Albert Cohen, lui, n'est méconnu que dans la mesure où beaucoup ignorent encore son œuvre humanitaire. L'écrivain, par contre, est célèbre. Cependant, malgré cette célébrité – ou plutôt à cause d'elle et du parti que certains ont cherché à en tirer –, on connaît mal l'homme.

Je ne suis pas écrivain. Ce livre n'a donc aucune prétention littéraire. C'est un document. Je souhaite qu'il puisse être utile aux chercheurs et, plus tard, à ceux qui désireraient faire œuvre d'historien : c'est-à-dire recueillir le plus grand nombre possible de témoignages, les confronter, et tenter prudemment ensuite une approche de la réalité *.

* Les références bibliographiques renvoient, sauf mention contraire, à Paris pour le lieu d'édition et à la Collection blanche pour les œuvres d'Albert Cohen.

Selon l'usage, [...] signalent l'omission de quelques mots – que nous distinguons de celle d'un paragraphe entier par une ligne de points.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

ÉLISABETH BROCHER

(LA PREMIÈRE ÉPOUSE)

Le 7 novembre 1919, Albert Cohen épousa, à Genève, Élisabeth Caroline Brocher, née le 29 juillet 1894, à Genève, dernière des sept enfants du pasteur Émile Brocher et de Louise Adeline, née Constant, originaire de Nîmes.

Le jeune couple, qui semblait prédestiné au bonheur, devait connaître un sort tragique. Élisabeth Brocher mourut, en effet, le 23 mars 1924, après de longues souffrances, d'un cancer du système lymphatique. Elle n'avait que vingt-neuf ans.

Lorsque Albert Cohen et Élisabeth se marièrent, la famille Brocher avait déjà perdu plusieurs de ses membres : le pasteur Brocher lui-même, mort en 1905 à Annonay, où, après avoir été en poste à Nîmes et à Genève, il exerçait alors son ministère; une petite fille, Julie, décédée à l'âge de deux mois, en février 1884 (c'est-à-dire dix ans avant la naissance d'Élisabeth); et l'unique frère d'Élisabeth, Théodore Ernest, mort en juillet 1909, à l'âge de dix-neuf ans, dans un accident de montagne en Haute-Savoie. Albert Cohen entra donc, en 1919, dans une famille dont la branche genevoise ne comptait plus que des femmes : Madame Brocher; Élisabeth; et trois sœurs de celle-ci : Madeleine, Amélie et Sara. La quatrième sœur, Louise, avait épousé un pasteur français, Paul Barnaud, qui, après avoir exercé son ministère à Saint-Amans-Valtoret (Tarn) et à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), fut nommé, en 1922, directeur adjoint de la Société des Missions évangéliques de Paris, fonction qu'il exerça jusqu'au printemps de

Extrait de la publication

1939, date à laquelle il retourna à Sainte-Foy-la-Grande, où il devait mourir quelques semaines plus tard, le 25 juin 1939.

Après la mort d'Élisabeth, Albert Cohen ne perdit pas contact avec la famille Brocher. J'eus donc l'occasion de rencontrer à Genève, après notre mariage, les quatre sœurs d'Élisabeth.

Mon unique rencontre avec Louise Barnaud eut lieu chez sa sœur Amélie, qui habitait le quartier du Petit-Saconnex, à Genève. Elle ne dura guère que le temps des présentations.

Je garde par contre un souvenir précis de Madeleine Brocher, l'aînée de la famille, diaconesse protestante, qui fut longtemps directrice du *Prieuré*, hospice situé dans le quartier des Pâquis, à Genève. Madeleine Brocher vint un jour prendre le thé chez nous. Déjà à la retraite à l'époque, elle était retournée vivre à la maison mère des diaconesses protestantes dites « de Saint-Loup », près de La Sarraz, dans le canton de Vaud, maison qui comprenait un hôpital où elle s'était formée et où elle avait fait des séjours de perfectionnement. Elle demeura à Saint-Loup jusqu'à sa mort en 1973. Madeleine Brocher était un personnage imposant. Grande, solidement bâtie, austère et de peu de paroles, elle me semblait sortir d'une autre époque. (Elle avait, il est vrai, une quarantaine d'années de plus que moi.) Albert Cohen m'ayant prévenue qu'il fallait lui dire *« Ma sœur »*, j'observai scrupuleusement cette consigne, et sa visite chez nous se passa le mieux du monde.

Amélie et Sara Brocher, je les ai bien connues.

Amélie Brocher avait été secrétaire des Unions chrétiennes de jeunes filles de Genève. Déjà âgée à l'époque de nos rencontres, elle avait conservé un certain charme. Elle savourait pleinement les petits plaisirs que la vie pouvait encore lui offrir, et c'était réjouissant de la voir déguster un porto ou manger délicatement un petit gâteau. Elle y avait bien droit, la pauvre, car elle supporta durant des années une arthrose de la hanche douloureuse, sans jamais s'en plaindre.

Sara Brocher avait fondé en sa jeunesse, dans le quartier de Grange-Canal, à Genève, une petite école enfantine que

Extrait de la publication

fréquenta pendant quelque temps sa nièce Myriam, fille unique d'Albert Cohen. À en juger par la description que m'en fit plus tard ce dernier, c'était ce qu'aujourd'hui on appelle une « école active ». À la retraite, Sara Brocher menait une vie simple, ascétique même. Dire qu'elle dédaignait les joies matérielles ne serait pas tout à fait exact : elle semblait plutôt en ignorer l'existence. Par ailleurs curieuse de tout, elle s'intéressait, entre autres, aux religions, aux sectes. Parfois colérique, mais totalement dépourvue de fiel, elle était d'une bonne foi désarmante, et je l'aimais bien.

Ces quatre sœurs Brocher connurent une longévité remarquable. Madeleine, Louise et Amélie dépassèrent largement les quatre-vingt-dix ans. Sara, elle, mourut centenaire [1].

De l'enfant que fut Élisabeth Brocher, on ne sait que ce qu'en dit, dans son journal de famille, la mère de son amie Yvonne Imer. C'est par ce journal qu'on apprend qu'Élisabeth Brocher fit ses études primaires à l'externat Cuchet et que son amitié avec Yvonne Imer remonte à l'enfance. En effet, commentant l'entrée d'Yvonne à cet externat, en octobre 1900, sa mère, Augusta Imer-Cunier, écrit : *« Ses amies Zabeth Brocher et Violette Balmer lui font passer de beaux moments. »* Puis, à la date du 14 mai 1901, on peut lire : *« J'oublie de dire que l'hiver a été froid et qu'on a pu patiner. Yvonne et Zabeth Brocher, son amie intime, y mettent une grande ardeur et sauront bientôt aller sans l'aide de personne. »*

1. Les sœurs Brocher, on le voit, vivaient modestement. C'est donc avec étonnement qu'on apprend, en lisant un ouvrage qui évoque la première rencontre entre Albert Cohen et Élisabeth Brocher, que le charme et le talent d'Albert Cohen lui avaient *« ouvert les portes de la société genevoise, celles de la famille Brocher en particulier »*. Cela crée l'image d'une rencontre à quelque réception mondaine. Rien de moins mondain, de moins *« société genevoise »*, que les sœurs Brocher. En fait, Albert Cohen rencontra Élisabeth Brocher dans une modeste pension de famille : la *Pension Hauteville,* tenue par des demoiselles Schusselé, au 29, avenue de Champel, à Genève. Élisabeth Brocher en évoquera plus tard le souvenir, dans une lettre adressée à son mari durant le séjour de ce dernier en Égypte.

Extrait de la publication

L'image d'Élisabeth Brocher que renverront plus tard certaines lettres d'Albert Cohen est celle d'une jeune femme cultivée et sensible. Sans doute avait-elle fait des études secondaires. Il n'en subsiste cependant aucune trace. À l'époque, la seule institution d'enseignement secondaire pour jeunes filles à Genève était l'École secondaire et supérieure des jeunes filles (aujourd'hui Collège Voltaire), et les archives de cette institution pour les années où Élisabeth Brocher était en âge d'en suivre les cours ont été détruites dans un incendie. Le pasteur André Barnaud, neveu d'Élisabeth, interrogé à ce sujet, n'a pu fournir aucun renseignement concernant d'éventuelles études secondaires de celle-ci.

C'est dans les archives de l'Université de Genève qu'on retrouve la première trace de la jeune fille que fut Élisabeth Brocher. Ces archives révèlent que durant les semestres d'hiver 1913-1914 et d'été 1914, elle suivit, en qualité d'auditrice et en compagnie de ses sœurs Amélie et Sara, des cours à la Faculté des sciences.

Cependant, Élisabeth Brocher s'intéressait surtout aux arts, et en particulier à la méthode de rythmique d'Émile Jaques-Dalcroze qui, pendant la deuxième décennie du siècle, était en train d'obtenir droit de cité à Genève [1].

Cela n'avait pas été sans peine. Émile Jaques-Dalcroze, qui avait commencé à élaborer sa méthode durant les toutes premières années du siècle, s'était heurté aux réticences de certains membres du comité du Conservatoire de Genève. Les premiers cours de rythmique avaient donc eu lieu ailleurs qu'au Conservatoire, entre autres à la Salle de la Réformation. Peut-être l'enfant qu'était alors Élisabeth Brocher en avait-elle eu des échos, ne serait-ce que parce que la Salle de la Réformation [2] était l'œuvre de son grand-père paternel, l'architecte Louis Brocher.

1. Frank Martin, Tibor Dénes, Alfred Berchtold, Henri Gagnebin, Bernard Reichel, Claire-Lise Dutoit, Edmond Stadler, *Émile Jaques-Dalcroze, l'homme, le compositeur, le créateur de la rythmique,* Neuchâtel, La Baconnière, 1965.

2. La Salle de la Réformation n'existe plus. Elle fut démolie le 24 juillet 1970.

Extrait de la publication

À la suite d'une tournée de démonstrations de rythmique effectuée en Autriche et en Allemagne en 1909, Émile Jaques-Dalcroze accepta une proposition de Wolf Dohrn, fondateur de la société « *Die Werkstätten* », de construire un Institut Jaques-Dalcroze à la cité-jardin de Hellerau, en Allemagne. En 1910, il quitta donc la Suisse.

En l'absence d'Émile Jaques-Dalcroze, des cours de rythmique furent donnés à Genève par une diplômée de sa méthode, Anna Morand. Peut-être Élisabeth Brocher a-t-elle, comme son amie Yvonne Imer, commencé ses études de rythmique vers 1910 avec Anna Morand.

En 1914, dès le commencement de la première guerre mondiale, les autorités allemandes fermèrent l'Institut de Hellerau. Émile Jaques-Dalcroze, qui se trouvait alors en Suisse, ne devait pas retourner à Hellerau [1].

Au printemps 1915, la décision fut prise de créer à Genève un Institut Jaques-Dalcroze et lorsque, en octobre 1915, l'Institut ouvrit ses portes, Élisabeth Brocher fut parmi les premières élèves. Après deux années de cours, elle obtint, en juin 1917, le certificat d'études professionnelles de l'Institut, c'est-à-dire, pour reprendre les termes de l'Institut même, « *le certificat élémentaire donnant le droit d'enseigner la rythmique à des dilettantes et dans les écoles* ».

Parmi les premières élèves de l'Institut Jaques-Dalcroze se trouvait aussi Édith Naef qui, aujourd'hui âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, se souvient ainsi d'Élisabeth Brocher : « *C'était une jeune fille très réservée, mais qui avait ceci de particulier : un don comique extraordinaire. Lorsqu'elle récitait une fable de La Fontaine à la manière d'une petite fille de huit ans, cela déclenchait immédiatement l'hilarité parmi l'assistance. Elle était alors transformée.* » Si Élisabeth Brocher n'avait pas rencontré

1. En effet, le 21 septembre 1914, Émile Jaques-Dalcroze signa une Protestation des cercles intellectuels de Genève contre le bombardement de la cathédrale de Reims par les canons allemands. À la suite de la publication de la protestation dans la presse suisse, d'autres intellectuels et des hommes politiques s'y associèrent. Des membres du corps enseignant de l'Institut de Hellerau essayèrent, mais en vain, d'obtenir d'Émile Jaques-Dalcroze une rétractation. La presse allemande se déchaîna contre lui.

Extrait de la publication

BELLA COHEN

Autour d'Albert Cohen

Ce livre, composé par un témoin privilégié, ne prétend pas apporter de jugement définitif sur Albert Cohen. Il n'entend pas davantage redresser tel point de vue critique, nourrir un débat ou un autre. C'est affaire de littérature.

Il est seulement apparu, à l'auteur de ces pages comme à de nombreux lecteurs de l'œuvre, que, faute d'une information détaillée et vérifiée, la situation d'Albert Cohen de 1920 à la fin des années quarante et de celles qu'il nommait « *les femmes de ma vie* » avait donné lieu à des affirmations hâtives, voire, dans certains cas, à une occultation aussi grave qu'injuste.

C'est donc, textes et documents à l'appui, que Madame Albert Cohen propose ce dossier où, pour la première fois, apparaissent les figures de celles qui ont accompagné l'écrivain de *Paroles juives* à *Mangeclous*, le directeur de *La Revue juive* ou le juriste au service de la cause des Réfugiés.

On y verra trois femmes, qui eurent en commun une fin tragique, dans la relation qu'elles entretinrent avec l'homme et avec le créateur : Élisabeth Brocher, sa première épouse, Yvonne Imer, « *La mère de Solal* », et sa deuxième épouse, Marianne Goss ; ainsi que, à la fin des années trente, le rôle joué par une adolescente complice, Myriam Champigny, la fille unique d'Albert Cohen.

Lui-même demeure un méconnu de renom tant on ignore son œuvre humanitaire ou, pour des raisons qui n'appellent pas de commentaires, l'importance des quelques compagnes qui, modèles ou non de son œuvre, lui ont d'abord permis d'être lui-même.

90-I A 71866 ISBN 2-07-071866-2 90 FF tc

9 782070 718665

Extrait de la publication